THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

-58-

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1210



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



58

Rue Prise de Toulon

DICTIONNAIRE

RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LA PRISE
DE TOULON,
FAIT HISTORIQUE,
EN UN ACTE ET EN PROSE.

L'Auteur s'est assuré des faits sur les lieux.

Par CORIANDE MITTIÉ fils,
Jacobin de Paris.

SECONDE ÉDITION.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS.

De l'Imprimerie de CHARPENTIER, rue Denis, No. 62.

L'an IIe. de la République.

PERSONNAGES.

NORFRÉ.
RASBAR.
RODRIC.
TALICESTI.
PREBOSIÈRRE (le jeune.)
VISABEAU.
} Représentans du Peuple.

LE GÉNÉRAL PALYOPE, Command. au siège de Toulon.

LA CITOYENNE PALYOPE.

FANNY, sa fille.

GALIBERT, Administrateur du Département des Bouches-du-Rhône, condamné aux galères par le tribunal populaire.

LE GÉNÉRAL LANGARA, Général des Espagnols.

LE MARQUIS DE SOMBREUIL, fat ridicule, dans le genre des ci-devant gens de qualité, connus à Paris sous le nom *de pa-ole d'honneur*, parce que c'est leur manière sotte et affectée de prononcer *ma parole d'honneur.*

FRANÇOIS, son domestique.

LA DUCHESSE DE CRUSSOL.

LA PRÉSIDENTE DE LA TOUR.

LA BARONNE DE TOPPE.

LE CHEVALIER DE CAZALÈS.

UN SANS-CULOTTE.

Plusieurs Muscadins et Muscadines.

Troupes de Soldats Républicains.

Troupes de Sans-culottes.

Le Théâtre représente un sallon richement orné.

LA PRISE
DE
TOULON,
FAIT HISTORIQUE,
EN UN ACTE ET EN PROSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE SOMBREUIL, LA DUCHESSE DE CRUSSOL.

(Ils entrent par le fond du théâtre.)

Le Marquis de Sombreuil.

Comment, Duchesse, personne encore ici! nulle personne exacte au rendez-vous, pas un évêque, pas un noble.....; mais à quelle heure veut-on se mettre à table? *ma pa-ole d'honneur*, c'est affreux de se faire attendre aussi long-temps; à votre place, je m'en fâcherais tout de bon.

La Duchesse.

Il est vrai qu'il est déjà tard, et que le rassemblement a lieu plutôt; mais il faut présumer que des objets importans, quelques combinaisons militaires retiennent les hommes;.... quant aux femmes, les billets du matin, les

soins de la toilette, les importuns qui viennent demander protection, tout cela absorbe un tems considérable ; il n'est pas de jour où je ne l'éprouve moi-même. Mais, dites-moi donc, Marquis? avez-vous vu transférer au fort la Malgue, *ce prétendu Représentant du Peuple*, ce scélérat, ce régicide..... Visabeau, en un mot?

LE MARQUIS.

Si je l'ai vu?.... Ah! rien au monde, (excepté le plaisir d'être auprès de vous, Duchesse) rien n'aurait pu me priver d'un tel spectacle. Les monstres nous ont assez fait de mal, pour que nous jouissions de leur disgrace.

LA DUCHESSE.

Quelle était sa contenance? est-il toujours audacieux?....

LE MARQUIS.

Comment, audacieux!.... mais *d'honneur*, c'est inconcevable. Imaginez-vous que ce coquin-là criait, encore dans les rues: *Vive la Liberté! Vive L'Égalité! Vive la République!* Aussi nos soldats indignés l'ont-ils couvert de boue. Ah! c'étoit plaisant, *en vérité*. J'en ris encore. Ah! Ah! Ah!

LA DUCHESSE.

Mais pourquoi différer son supplice? A-t-on besoin de procédure? Qu'importe les formes? N'a-t-il pas voté la mort de son Roi... Ce criminel de lèze-majesté échappera à notre vengeance, comme son complice Bayle qui s'est donné la mort.

LE MARQUIS.

Ah! si nous étions les maîtres ici, il y a long-tems qu'il serait expédié? car, *en honneur* l'existence d'un pareil scélérat est un cri-

me, un outrage. Mais les Puissances craignent la représaille. Ces gueux de sans-culottes leur ont pris beaucoup d'ôtages, et les Anglais surtout sont très-réservés, depuis la prise du général Ohara... (*Il tire sa montre.*) Déjà midi! déjà midi! C'est une négligence dont on n'a pas idée. Je désespère du sort de l'Empire, quand je vois qu'on n'est pas plus exact aux rendez-vous. (*On entend un grand bruit.*) Mais les voici.

LA DUCHESSE.

Précisement? Cazalès est avec eux.

SCÈNE II.

Les mêmes, LE CHEVALIER DE CAZALÈS, LA PRÉSIDENTE DE LA TOUR, LA BARONNE DE TOPPE. *Plusieurs muscadins et muscadines.*

LA DUCHESSE.

AH! vous voilà enfin! Je désespérais presque d'avoir le plaisir de vous réunir aujourd'hui.

CAZALÈS.

Les apparences sont contre nous, Duchesse; mais un motif puissant est notre excuse.

LE MARQUIS.

Et quel est-il encore! car, *en vérité*, nous devons le connaître. On ne peut se faire attendre de cette manière.

CAZALÈS.

C'est l'impatience de connaître le résultat de la négociation.... (*Avec mystère.*) Vous

savez, sans doute, qu'on a envoyé un agent auprès des généraux, Palyope et Godumier, pour tâcher de les gagner.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! Sont-ils pour nous.

CAZALÈS.

Hélas ! non. On dirait qu'ils s'étaient concertés pour faire une même réponse.

« Allez, vil suborneur, ont-ils répondus » l'un et l'autre, allez, ni l'ambition, ni la » cupidité, ni des considérations personnelles, » ne peuvent rien sur notre ame ; elle sera » toujours impassible à toute autre passion qu'à » celle de la Liberté..... » Tel est leur langage ; et je ne puis m'empêcher d'avouer, *entre nous*, que cette loyauté est admirable.

LE MARQUIS.

Comment ? on ne les a pas même décidés à traîner le siège en longueur ?.... Mais c'est leur intérêt cependant, et cela nous aurait donné le tems d'attirer ici des forces encore plus imposantes.

CAZALÈS.

Rien....., encor une fois, rien n'a pu les fléchir ; et cette fermeté, de Palyope, m'étonne d'autant plus que son épouse est notre ôtage ; et qu'il ne peut se dissimuler que son refus la livre au sort le plus affreux.

LE MARQUIS.

Mais c'est inconcevable : ces coquins-là ont de l'énergie. *Ma pa-ole d'honneur*, c'est un délire.

LA DUCHESSE.

Cette nouvelle m'affecte horriblement..... et

malgré votre extrême confiance, je crains bien qu'il ne soient les plus forts. Tenez, ils se battront en désespérés.

LA BARONNE DE TOPPE.

Ah ! vous voilà toujours craintive et décourageante !

LA DUCHESSE.

Je raisonne malheureusement, d'après des exemples. Car enfin qu'avons-nous fait depuis trois campagnes ?

LE MARQUIS.

Comment ce que nous avont fait ? Comptez-vous pour rien les troubles et nos succès dans la Vendée, la prise de Toulon, de Lyon, du fort Vauban, l'attaque de Dunkerque, Landeau, Maubeuge, qui seront bientôt à nous ? Pour moi je vois bien autrement que vous, Duchesse ; et je parierois... tout ce que je possède, qu'avant deux mois nous ferons jouer à Paris *Richard cœur-de-lion*. Oui, d'honneur, nous touchons au moment de la gloire. Tout va rentrer dans l'ordre ; et la noblesse française, défendue par des héros aussi vaillans que nous, va recouvrer son antique splendeur.

LA PRESIDENTE.

J'espère bien que sous quinze jours le parlement sera réinstallé à Aix. Parvenus là, quel obstacle à nos succès ? Sur la route aucune place forte : nos partisans nous attendent pour se ralier au bon parti, et toute la France est à nous.

LA DUCHESSE, *avec un air d'inquiétude.*

Messieurs, ne nous dissimulons rien. N'avons-nous pas échoué à Saint-Malo, à Grandville, à Cherbourg, à Brest, à Bordeaux et à Marseille... Cela me donne de vives inquiétudes.

LE MARQUIS.

En vérité, Duchesse, si nous étions moins braves, vos réflexions seroient très-dangereuses! heureusement notre courage est à toute épreuve.

CAZALÈS.

Pourquoi s'entretenir d'une crainte chymérique? Tout va bien : ce peuple est pour nous; nos fidels agens lui font entendre que si le parti de la Montagne avoit le dessus, l'injustice et la violence porteroient par-tout la dévastation, l'incendie, le meurtre et le pillage.

(Un Domestique entre, et dit à la Duchesse: Madame, vous êtes servie. *D'autres Laquais à livrée servent et portent la table. Les convives se placent.)*

LE MARQUIS.

Parbleu, Duchesse, votre luxe se montre par-tout.

UNE MUSCADINE.

Les déjeunés de la Reine n'ont jamais été plus somptueux.

(On entend le bruit du canon.)

LA DUCHESSE, *avec surprise.*

J'entends le canon. C'est une attaque. Messieurs, vîte à vos postes.

LE MARQUIS.

Comment! le canon vous effraie? Mais, en vérité, votre santé en souffrira; et d'honneur j'en serais désolé.

CAZALÈS.

Ce sont des ruses de guerre.

UN MUSCADIN.

Sûrement, sûrement.

LA DUCHESSE.

Messieurs, je crains que ce ne soit une attaque générale.

(*Le bruit du canon redouble.*)

LE MARQUIS.

Vous craignez une attaque générale; et moi je la desire, *ma pa-ole d'honneur*. Nous en aurions plutôt fini avec ces enragés.

SCÈNE III.

Les mêmes. FRANÇOIS, *accourant d'un air essoufflé.*

AH! Messieurs, Messieurs, courez donc à la défense de la place; l'ennemi est déjà maître des postes les plus importans.

LE MARQUIS.

Fausse alerte! .... C'est impossible..... Prends bien garde, maraud; si tu nous en imposes, je te ferai périr sous le bâton. Voyons, raconte-nous ce que tu sais.

FRANÇOIS.

Eh bien, Monsieur le Marquis, vous saurez que rien ne résiste à l'ardeur des troupes républicaines.

LE MARQUIS

Ma pa-ole d'honneur, je soupçonne ce coquin-là d'être patriote!

FRANÇOIS.

Elles ont attaqué, en même-tems, la Redoute anglaise, le Fort-Rouge, le Fort-Pharon, et la victoire leur est restée sur tous ces points ; elle a été un moment indécise ; mais ils ont sauté dans les retranchemens. La terreur s'est emparée des Espagnols, des Piémontais, des Anglais, des Napolitains. Un grand nombre a pris la fuite ; le reste a été exterminé ou fait prisonnier. Enfin l'ennemi occupe, dans ce moment, l'Aiguillette, Bailiguier, Malbosquet, la Redoute Blanche, la Redoute St. Antoine, et s'avance sur la Croix-des-Signaux. Le découragement est tel, que la plupart des habitans se disposent déjà à prendre la fuite ; l'on dit même assez haut, que la flotte va sortir du port, et se mettre à l'entrée de la grande rade, pour y appareiller, faire voile et partir. Je cours tout observer, et je serai prompt à vous instruire.

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, CAZALÈS, LE MARQUIS.

LA DUCHESSE.

EH bien, Messieurs, avais-je tort ? mes pressentimens étaient-ils fondés ? Balancerez-vous encore à aller encourager les troupes par votre présence ? En vous montrant à leur tête, vous ranimerez leur valeur, et il ne sera peut-être pas impossible de vaincre.

CAZALÈS.

Cet avis serait bon ; mais nous sommes nécessaires au conseil.

LE MARQUIS.

Cela est vrai ; il faut bien réfléchir aux mesures à prendre.

LA DUCHESSE.

Eh, Messieurs ! voilà donc le résultat de tant de beaux projets ! Vous vous dites des chevaliers Français ! les défenseurs du trône ! ..... Mais que faites-vous donc pour mériter ces titres ? Au lieu d'affronter les périls, au lieu de donner l'exemple du courage, vous attendez lâchement le sort d'un combat !... L'ennemi est aux portes, et vous délibérez.

SCÈNE V.

Les mêmes. FRANÇOIS, *accourant.*

SAuvez-vous, sauvez-vous ; il n'y a pas une minute à perdre. Tous les Forts sont au pouvoir de l'ennemi, excepté celui de *la Malgue*, qu'en ce moment les Anglais évacuent. Sauvez-vous, ou vous allez être surpris.

(On entend le tocsin, la générale et le bruit de l'artilleric.)

Chacun s'enfuit à la dérobée. La Duchesse reste.

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, *seule.*

QUelle désertion ! quelle lâcheté ! Hommes faibles et pusillanimes ! c'est ainsi que vous défendez une si belle cause ! Voilà l'énergie que

vous développez dans une si grande occasion! Ah ! c'est maintenant que je reconnais la faiblesse de vos moyens, et la turpitude de votre ame.

(*On entend des cris* : Sauvons-nous, sauvons-nous.)

Ciel ! les cris redoublent ! hâtons-nous, fuyons.

SCÈNE VII.

(*Tout-à-coup le théâtre change et représente une place de la ville. Au fond est la mer ; on y voit des vaisseaux et des chaloupes. Les cris de* sauvons-nous, voilà l'ennemi, *se font entendre dans toute la Place. On voit une foule d'habitans munis de paquets, se précipiter dans des chaloupes ; de ce nombre sont la Duchesse et tous les convives qui étaient chez elle.*

(*On entend deux fusillades et des cris.*)

SCÈNE VIII.

GALIBERT et plusieurs PATRIOTES.

GALIBERT.

BRaves patriotes, en trompant la vigilance de mes gardiens, j'ai brisé les chaînes dont m'avait chargé le tribunal de sang établi par l'aristocratie marseillaise. Le premier usage de ma liberté sera pour ma patrie. Je connais vos sentimens, ils sont purs comme les miens. Réunissons-nous, procurons-nous des armes, et ouvrons un passage à nos libérateurs pour exterminer nos ennemis.

UN PATRIOTE.

Oui, infortuné Galibert ! Enveloppons-nous du mystère. Craignons la surveillance de nos tyrans. Craignons-là, non pour éviter la mort qu'ils ne manqueraient pas de nous faire subir, (des républicains savent la braver,) mais pour n'être pas réduits à l'impossibilité de servir la patrie.

UN SANS-CULOTTE.

Oui, il faut frapper d'une manière sûre. Je connais un dépôt d'armes dans la maison d'un traître Toulonnais, qui vient de prendre la fuite... Mais le Général Espagnol s'avance avec des satellites, dérobons-nous à leurs regards.

(*Ils ont l'air de se disperser, et se retirent du même côté.*)

SCÈNE IX.

LE GÉNÉRAL LANGARA, et plusieurs OFFICIERS qui le suivent.

LANGARA.

CAmarades, nous sommes forcés à la retraite. Tâchons qu'elle soit honorable. Mais..... Mais sur-tout qu'elle soit plus funeste qu'utile à l'ennemi. Ravissons-lui tous ses moyens de défenses. Incendions l'arsenal, tous les magasins à cordages et à voiles.... tous les vaisseaux que nous ne pourrons emmener... Faisons sauter les forts; et que leur explosion engloutisse cette armée criminelle. N'épargnons pas sur-tout le *Thémistocle*, ce vaisseau infecté par trois cents prison-

niers patriotes.... qu'il soit le premier dévoré par les flammes; que ces monstres y trouvent le supplice qu'ils ont mérité; qu'on démolisse enfin, à l'instant même, toutes les batteries du fort *la Malgue* qui donne sur la mer, et qui pourraient nous inquiéter dans notre fuite.

UN OFFICIER ESPAGNOL.

Mon Général, que ferons-nous de la femme du Général ennemi? Il ne faudrait pas perdre cet ôtage: je l'apperçois avec sa fille; elle semble nous observer.

(*On voit, en effet, la citoyenne Palyope et sa fille, sortir d'une maison située sur la place, et chercher à ne pas être apperçue.*)

LE GÉNÉRAL LANGARA.

Occupons-nous d'abord des mesures les plus importantes. Cette femme ne nous échappera pas, volez: faites exécuter mes ordres.

(*A l'instant ces Officiers se dispersent, et l'incendie des vaisseaux commence. On voit les malheureux detenus sur le Thémistocle, lutter contre les flammes, et s'y soustraire presque tous.*)

SCÈNE X.

LA CITOYENNE PALYOPE, FANNY, sa fille, âgée de cinq ans.

LA CITOYENNE PALYOPE.

JE touche enfin à ce moment heureux du triomphe de ma patrie, de l'affermissement de la liberté. La valeur républicaine a répandu l'épouvante dans l'ame des esclaves: ils fuyent; ils se

dérobent à la vengeance nationale ; ils vont confier à la mer le soin de cacher leur honte et leurs forfaits. Ah ! de quels doux transports mon ame est agitée !.... Pourquoi faut-il qu'à cette ivresse vienne se mêler la crainte de perdre l'époux le plus chéri, le frère le plus tendre ! qui sait s'ils n'auront pas péris victimes de leur courage ? qui sait encore si ces lâches Anglais ne m'entraîneront pas dans leur fuite, comme une victime de plus à sacrifier ! ... Si je pouvais échapper à ce sort affreux... Si je pouvais, à l'aide du désordre, me jetter dans une chaloupe et voler à leur rencontre ! L'entrepise est hardie, sans doute ; elle est périlleuse, l'explosion des vaisseaux que les tyrans viennent d'incendier, peut m'engloutir ; l'ennemi peut me surprendre ; un guide infidèle peut me trahir.... Mais n'importe, il faut tout braver : dût la mort être le prix de mon dévouement, je la préférerai encore au supplice affreux de rester au pouvoir des despotes. (*A sa fille*) Oui, mon enfant, ma chère Fanny, il faut partir, il faut éviter le spectacle révoltant des dernières horreurs que la tyrannie exerce : nous le devons à la liberté ; nous le devons à la nature.

FANNY.

Oui, ma bonne maman, oui, courons à la rencontre de mon papa et de mon oncle. Il y a bien long-tems que nous n'avons eu le plaisir de les embrasser. (*On voit redoubler dans ce moment le feu des vaisseaux.*)

LA CITOYENNE PALYOPE, *tournant ses regards du côté de la mer.*

(*On entend un grand bruit et une fusillade.*)

Les dangers augmentent à chaque instant,

l'incendie fait des progrès rapides, les flammes semblent nous menacer.... Mais rien ne m'intimide et je cours accomplir mon projet.

(*Elle enlève sa fille, et se jette, avec elle, dans un canot, à travers les flammes et l'explosion de la Tour rouge.*)

SCÈNE XI.

(La fuite des Anglais annonce que l'on a perdu l'espoir de défendre la Ville... Toutes les boutiques sont fermées..... Personne ne paraît dans les rues..... Les troupes de la République entrent..... Le soldat enfonce les portes. Après quelques instans de désordre..... les cinq Représentans du Peuple arrivent....)

SCÈNE XII.

LES CINQ REPRÉSENTANS DU PEUPLE.

NORFRÉ *aux soldats.*

QUe faites-vous, Citoyens? Est-il possible que des Républicains qui viennent de braver avec moi et les embûches de nos ennemis, et les chemins périlleux des mines et des batteries masquées, puissent perdre, en un instant, le fruit de tant de gloire?

UN SOLDAT.

Les traîtres ne méritent nul ménagement... Mais vos ordres sont sacrés pour nous, et nous saurons toujours nous y soumettre.

NORFRÉ.

Ce ne sont pas les propriétés des contre-révolutionnaires que je prétends défendre,.... c'est le nom de Républicain français, c'est l'intérêt de vos frères blessés, que leur bouillant courage a précipité à travers les hazards..... Ces valeureux combattans reçoivent, en ce moment, les secours d'un art bienfaisant; et vous voudriez les priver de la juste indemnité de leurs souffrances.... Certes, si jamais le courage pouvait être mis à prix, ce serait quand la Nation accorde une récompense aux actions glorieuses.... Les effets des infames Toulonnais vont être mis en dépôt; ils seront vendus au profit de l'armée; et la munificence nationale sera également repartie sur tous. (*les soldats s'arrêtent.*) S'il se pouvait que leur produit n'assurât pas à chacun une juste indemnité, je vous promets au nom du peuple que nous représentons, (et je ne crains pas d'être désavoué par la Convention.....) je vous promets, dis-je, trois millions. (*les soldats sont frappés de ce raisonnement.*)

UN DES SOLDATS.

Mon Général, le salut de la patrie sera toujours notre seul et unique but.

RASBAR.

Votre obéissance annonce que vous n'êtes pas moins dociles que courageux..... Tout est possible à des hommes libres; et puisque vous êtes infatigables, je vais encore marcher à votre tête. (*à un Aide de camp.*) Vincent, rassemblez promptement cinquante hommes; je vais les conduire dans les postes où il reste encore

des ennemis cachés, et bientôt nous en amènerons bon nombre avec des royalistes et des conspirateurs.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, excepté RASBAR, L'AIDE-DE-CAMP et quelques SOLDATS.

PRÉBOSIERRE.

CEs mesures sont sages et révolutionnaires; mais il faut que la vengeance nationale s'appesantisse incessamment sur tous les traîtres..... La justice d'un peuple offensé est prompte et terrible.... Nous allons organiser une commission militaire, chargée de connaître de tous les crimes de contre-révolution.... Le procès sera bientôt fait, la trahison est avérée..... ils sont pris les armes à la main; et si l'échaffaud est trop lent, au gré de la vengeance nationale, nous avons des fusils et des canons.

Ils sortent plusieurs.

RODRIC.

Chacun ici se partage l'honorable emploi de sauver la République, selon les grandes circonstances où nous nous trouvons... Il faut songer à tout. Rien n'échape à l'œil vigilant du républicain; moi je vais visiter les magasins, veiller aux subsistances, découvrir celles que nos ennemis peuvent avoir laissées, ainsi que le trésor qu'ils ont oublié dans leur terreur panique... Je vais m'occuper de la garde du port et de la défense des Côtes. Rien n'est capable d'épuiser nos forces, nous suffirons à tout, nous nous

multiplierons, et *dans quel endroit périlleux pourrait-on ne pas trouver un Représentant du peuple...?* Venez, suivez-moi, braves amis.

Ils partent.

SCÈNE XIV.

NORFRÉ *reste seul avec quelques Officiers.*
LAPOYPE et TALICESTI *arrivent.*
(*Ils s'embrassent avec Norfré.*)

TALICESTI.

EH bien! mon cher général, nous sommes donc enfin maîtres de cette Ville infâme.... Nous la devons à de sages dispositions, aux talens des généraux, et sur-tout à l'ardeur invincible de nos républicains... Sous un roi on fait la guerre... Dans une République on ne sait que vaincre.

PALYOPE (*vivement.*)

Dans une république on fait mieux que de vaincre, on sait dompter la nature..... J'ai étouffé la voix qui me criait: arrête..... *Tu égorges ton épouse...* Je l'offre en sacrifice à ma Patrie.

NORFRÉ.

Ah ma sœur! il ne sera pas dit que vous ayez balancé un instant dans mon cœur les intérêts de ma Patrie.... Vous me pardonnerez de l'aimer plus que vous....

SCENE XV.

Les mêmes et UN AIDE DE CAMP.

L'AIDE DE CAMP (*au Général.*)

MOn général, bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! Votre épouse....

LE GÉNÉRAL.

Hé bien...

L'AIDE DE CAMP.

Elle n'est pas perdue pour vous. Suivant vos ordres nous avons été à sa recherche. Peine inutile ! Elle s'était embarquée, et voguant à l'aventure au milieu d'une grêle de bombes et de boulets, elle a gagné un rivage protecteur au moment de l'explosion terrible de la bombarde. Oui : elle s'est sauvée, le génie de la liberté protège les victimes de la tyrannie. Elle va paraître. La voici.

SCÈNE XVI.

(A l'instant la Citoyenne Palyope se jette dans les bras de son époux, ensuite dans ceux de son frère.) (La parole expire sur leurs lèvres.) Un instant de silence.

PALYOPE.

OH ! mon épouse.

(Ils embrassent leur enfant.)

NORFRÉ.

Ah ! ma sœur.

LA CITOYENNE PALYOPE.

Je n'ai de force que pour sentir..... Ce moment de jouissance est plus délicieux, que n'ont été cruelles les peines que j'ai endurées... Après une crise aussi terrible, où la nature semble s'abymer, qu'il est doux de s'abandonner aux mouvemens de son cœur..... Et de revoir dans un époux chéri, le plus ferme soutien de la liberté.

SCÈNE XVII.

Les mêmes. UN SANS-CULOTTE, (*accourant.*)

VOici encore une illustre victime du despotisme, et de la scélératesse de nos ennemis.... (*Il amène Visabeau.*)

(*Tous s'empressent autour de lui.*)

VISABEAU.

O! ciel, je revois la lumière..... Mes frères sont vainqueurs..... Ma patrie vengée terrasse le despotisme... Mes chaînes sont brisées.... La vue de mes compagnons d'armes, des cris d'allégresse succèdent au silence des tombeaux, aux horreurs d'un cachot..... Quel passage subit de la mort à l'existence.... ô France! ô ma Patrie! ô ma République! je souffrirai encore à ce prix les angoises d'une longue captivité.... ô mes Libérateurs! la reconnaissance nationale se chargera de ma dette...

(*Ils se confondent dans des embrassemens mutuels.*)

LE SANS-CULOTTE.

Mon Général, et vous Représentans.... vous êtes épuisés de fatigue..... Vous vous sacrifiez. Mais les Sans-culottes veulent que vous viviez pour votre gloire.... pour la Patrie... Entrez dans cette maison, où demeurait cette intéressante épouse la Citoyenne Palyope.... C'est la seule de Toulon, où ait respirée l'innocence.

NORFRÉ.

Eh bien, nous allons goûter quelques instans de repos.... Entrons dans cette maison..... Que l'arbre de la liberté soit planté devant la porte..... Qu'on y lise pour inscription.... *Ici s'arrêtèrent les Représentans du peuple.* Cet asyle sera respecté.... Le reste de cette ville n'offrira qu'un monceau de cendres et de débris; la main de la vengeance du Peuple effacera jusqu'aux moindres vestiges de Toulon, et l'on cherchera bientôt, en lisant les crimes des Toulonnais, où ces conspirateurs auront pu reposer leur tête coupable. *(Ils entrent.) Alors les Sans-Culottes vont chercher l'arbre de la liberté..... Ils le plantent avec pompe au bruit du canon devant la porte des Représentans, avec cette inscription :* Ici s'arrêtèrent les Représentans du peuple. *(Ils entrent.)*

SCÈNE XVIII.

Les mêmes, RASBAR. *Les Dragons escortant des Conspirateurs.*

RASBAR, (*à la tête des Dragons.*)

EH bien!.... Sans-Culottes, je ne vous avais

point promis en vain; en voici des conspirateurs...! Où sont mes collègues?

UN SANS-CULOTTE.

Ils sont entrés dans cetre maison....

RASBAR.

Je vais les trouver....(*Il va pour entrer.*) Vous, Vincent, gardez quelques instans ces lâches ennemis du peuple; dans ce moment la commission militaire décide de leur sort..... et dans peu vous connaîtrez leur jugement.

(*Il rentre.*)

SCÈNE XIX.

VINCENT, LES PRISONNIERS.

VINCENT.

EH bien! vils scélérats, votre espérance est bien déçue....! La République triomphe.

UN D'ENTRE EUX.

Nous ne voulions que ramener la paix et le bon ordre.

VINCENT.

Eh bien! vous ne vons trompiez pas, vous avez réussi..... Vous ramènerez la paix, parce que vous avez fourni au peuple français l'occasion de déployer une énergie invincible; vous ramènerez l'ordre, parce que le véritable ordre sur la terre est le triomphe de la vertu sur le crime, c'est à-dire, la punition des traîtres.....

SCÈNE XX.

Les mêmes, UN MEMBRE DE LA COMMISSION AU PEUPLE.

TOus ces conspirateurs sont jugés... Menez-les à la place voisine, chargez vos fusils, et vengez le peuple outragé.

(On les emmène.)

Galibert et le Sans-Culotte restent en scène quelques minutes. Après on entend un feu de file roulant et un cri universel.

GALIBERT ET LE SANS-CULOTTE.

Vive la République..... et périsse le crime!

SCÈNE XXI, *et dernière.*

Les mêmes. *Les Commissaires sortent de la Maison, et reparaissent sur la Scène.*

NORFRÉ.

REpublicains Français, nous rendons justice à votre courage : l'un de nos collègues va porter à la Convention Nationale la nouvelle du succès de nos armes. Vous avez détruit les brigands qui infectoient le Midi. Un génie révolutionnaire plane sur la France : Toulon ne sera plus ; l'histoire n'en parlera que pour rappeller son crime, sa punition et la valeur de nos guerriers..... Malheur aux royalistes, guerre aux tyrans, paix aux chaumières..... VIVE LA RÉPUBLIQUE....

FIN.